

Voici le temps des spectacles d'été. Légerissimes et drôles. Peu de moyens, beaucoup d'idées et, comme protagonistes, des risque-tout, musicaux de préférence. Laurent Cirade, au violoncelle, et Paul Staicu au piano font partie de ces aventuriers du rire capable de manipuler une salle en un tournemain. Ce sont aussi, et avant tout, des instrumentistes hors pair. Prix d'excellence du Conservatoire, Cirade a tout tenté : tango, jazz, musique de chambre. Et puis, pendant douze ans, il fut l'un des mousquetaires du Quatuor - deux Molières et une Victoire de la musique à leur actif. Comme l'indiquent son patronyme et son palmarès, Staicu, qui enseigne aujourd'hui le jazz à l'École normale parisienne, est franco-roumain : Académie de musique de Bucarest d'un côté, Conservatoire national supérieur de musique de Paris de l'autre, premiers prix en composition et jazz.

Pour le meilleur et sans penser au pire, tous deux se sont unis dans un goût commun du burlesque et de la destruction. Le plus grand et le plus costaud des deux, accroché à son violoncelle, manipule diaboliquement son archet. Son comparse, plus frêle d'apparence, empoigne son clavier et libère sadiquement une agressivité bien cachée. De Jean-Sébastien Bach aux Beatles, de Gabriel Fauré à Serge Prokofiev, de Johannes Brahms à John Williams, personne n'est épargné. Si un thème de Bach laisse s'échapper quelques mesures de "La Vie en Rose", la salle sourit - le procédé n'est pas neuf mais son efficacité est indestructible. Quand le violoncelliste macho martyrise son compère, elle se tient les côtes ; de même dans la joute qui oppose le pianiste à son clavier, transformé en une imperturbable machine à carte. Et lorsque Cirade, suspendu à un filin, descend des cintres en jouant "Le vol du Bourdon" de Rimski-Korsakov, elle ne se tient plus. On imagine le travail nécessaire à de tels virtuoses pour relever un défi dans lequel chaque seconde est précieuse. Agnès Boury (elle a travaillé entre autres avec Stéphane Hillel et Alain Sachs) les met en scène comme elle l'a fait pour Laurent Gerra. On pense parfois aux Marx Brothers. Ce n'est pas un mince compliment.

Michel Parouty/Les Echos - 2002